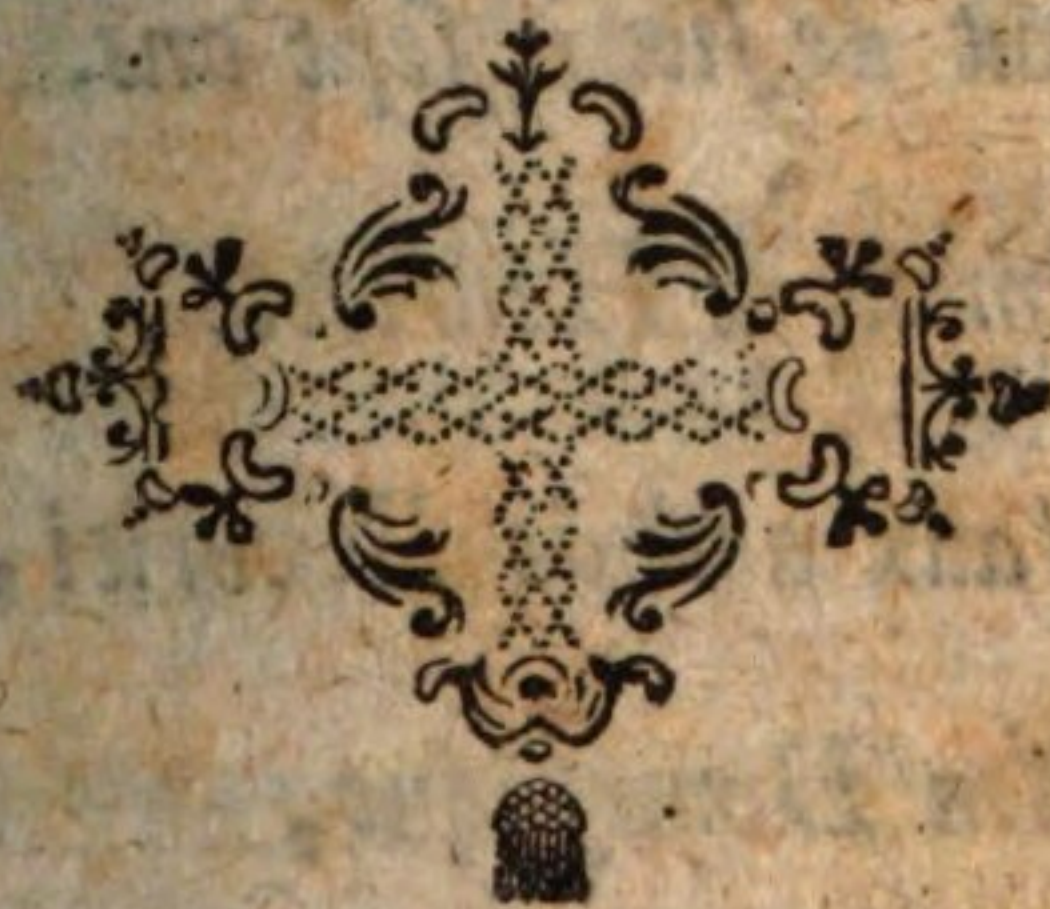


BÉVERLET,
TRAGÉDIE BOURGEOISE,
IMITÉE DE L'ANGLOIS,
EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Par M. SAURIN, de l'Académie Française,



A V I E N N E,
CHEZ JEAN-THOMAS DE TRATTNERN,

IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.

ACTEURS.

Madame BÉVERLEI,

BÉVERLEI,

HENRIETTE, *Sœur de Béverlei,*

TOMI, *Enfant de six à sept ans.*

LEUSON, *Amant d'Henriette,*

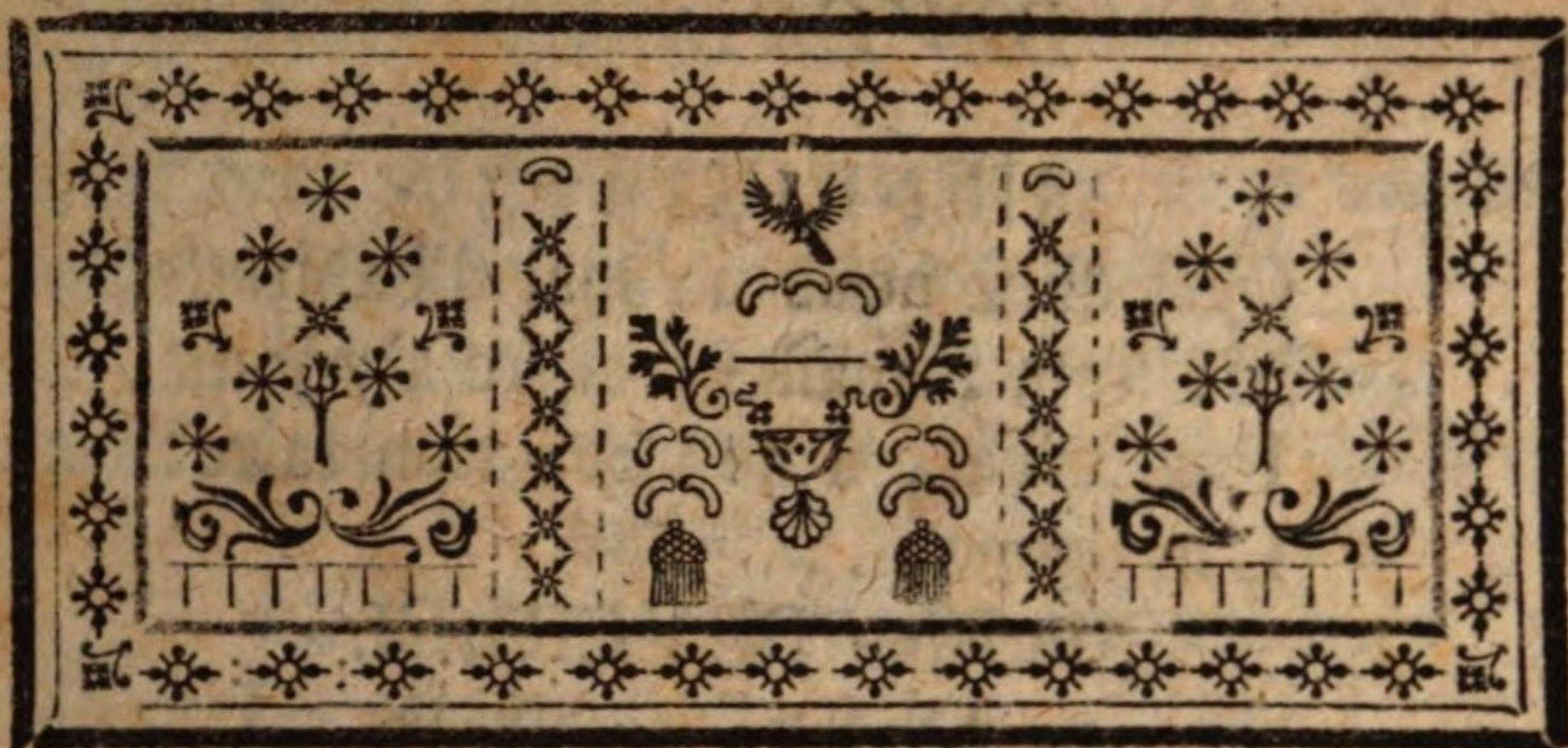
STUKÉLI, *faux ami de Béverlei,*

JARVIS, *ancien Domestique,*

UN INCONNU.

UN SERGENT, *suivi de Recordai*





BEVERLEI, TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon mal meublé,
& dont les murs sont presque nus, avec
des restes de dorure.*

SCENE PREMIERE.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE.

*Elles sont assises, & travaillent l'une au tambour,
l'autre à la tapisserie.*

Madame BEVERLEI, tournant la tête vers
le fond du Théâtre.

CHERE Henriette, il ne vient point!
Quel tourment quelle inquiétude!

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,
 Ma sœur ; mais un autre s'y joint,
 Plus cruel, à ne vous rien taire :
 L'indigence. . . .

Madame BEVERLEI.

Oh ! pour celui là,
 Plût au ciel qu'il fût seul ! Oui, ma sœur, & déjà
 Je sens qu'on apprend à s'y faire.
 Ce Salon que j'ai vu si richement orné,
 Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
 Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné ?
 Ce sont besoins du luxe, & non de la nature :
 Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés,
 A voir ces murs tout nuds ils se sont faits de même :

Un seul objet les tient uniquement charmés,
 Et rien ne manque ici, quand j'y vois ce que
 j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en couroux :
 Tomber de l'opulence au sein de la misère,
 Cela n'est donc rien, selon vous ?
 Oh ! je n'apprendrai moi, qu'à détester mon frère.
 Oui, je le haïrai dans peu ;
 A le haïr vous même, il faudra vous contraindre.

Madame BEVERLEI.

Mon époux ! Je pourrai le plaindre ;
 Mais le haïr !

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu !
 Combien de fois, après l'aurore,

Vous l'avez vû rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore!

Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour, du moins, consolait votre at-
tente.

Ce n'est pas de même aujourd'hui:
Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

Madame BEVERLEI.

C'est la première fois....

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse;
Jamais contre lui de courroux.
Ah! vous êtes trop bonne, & mon frere en abuse.

Madame BEVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut....

HENRIETTE.

Qui les renferme tous:
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment de cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme;

Madame BEVERLEI.

Et ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gaignoit les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

Madame BEVERLEI.

Ce changement , encor , n'a point frappé mes
yeux.

HENRIETTE.

Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux
Hélas! quel sera son partage?

Pauvre enfant!

Madame BEVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :
Le malheur & l'exemple instruiront son jeune âge;

De bonne heure il en recevra

L'utile leçon d'être sage

Et de sa mère il apprendra

La patience & le courage.

Ah croyez-moi, ma chère sœur,

Le bonheur, dont souvent on ne poursuit que
l'ombre,

C'est le contentement du cœur.

Béverlei l'a perdu : sur son front toujours sombre,

On lit l'affreux remords dont il est dévoré.

Rendre malheureux ce qu'il aime,

Voilà le trait cruel dont il est déchiré...

Ah! s'il pouvoit se pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je songe à quelle passion

Il a sacrifié le plus bel héritage,

Je ne puis contenir mon indignation:

Le peu que j'eus pour mon partage,

Entre ses mains est demeuré.

Je crains....

Madame BEVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETE.

Un joueur n'a rien de sacré :

Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.

Pour lui faire cette demande,
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

Madame BEVERLEI.

Quel motif ?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chère ;

Madame BEVERLEI.

Non... ce bien vous est nécessaire,
L'hymen doit à Leufon engager votre foi :
Cet amant en est digne, & je ne fais pourquoi
Son bonheur toujours se diffère.

HENRIETTE.

Puis-je y penser, lorsque ma sœur
Gémit sous le poids du malheur ?

Madame BEVERLEI.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiète ;
J'ai des diamans, des bijoux :
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite,
Et s'il faut m'en priver...

HENRIETTE, *se récriant vivement.*

Ah ! ma sœur !

Madame BEVERLEI.

Calmez-vous :

Ma chère Henriette est trop vive ;

Tout peut encor se réparer :

Nous avons à Cadix un fond qui doit rentrer ;

Incessamment il nous arrive,
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fond pour le jeu
Qui, croyez-moi, durera peu.

Madame BEVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un Joueur se corrige,
Ma sœur !

Madame BEVERLEI.

Ah ! si le Ciel opéroit ce prodige,
Mon sort pourroit faire encor des jaloux.
De mille biens environnée,
Et, sur-tout, possédant le cœur de mon époux,
Des riches votre sœur fut la plus fortunée :
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je serai la plus heureuse encore.

HENRIETTE.

Oh ! bien, ma sœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au surplus,
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon :
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stuké'i n'annonce rien de bon.

Madame BEVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme.

HENRIETTE.

Oh ! sans cesse pour tel, lui-même il se renomme.

Leufon n'est pas léger & le croit un fripon.

Madame BEVERLEI, *avec un air inquiet.*
N'entens-je pas quelqu'un?

HENRIETTE.

Non.

Madame BEVERLEI.

Je suis au supplice.

Elle regarde sa montre.

Huit heures & demie.

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié.

Madame BEVERLEI.

Pour le coup....

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois congédié.

S C E N E II.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE,
JARVIS.

Madame BEVERLEI.

Sa présence m'est un reproche.

Jarvis, je vous avois prié

De vouloir à mon cœur épargner une approche,
Dont il se sent humilié.

JARVIS.

Madame, excusez - moi ; je l'ai donc oublié.

(Il regarde l'appartement.)

O ciel ! en quel état je vois votre demeure !

M'avez - vous defendu les larmes qu'à cette heu

M'arrache l'aspect de ces lieux ?

Je voudrois les cacher ; pardonnez , je suis vieux

A mon âge , aisément l'on oublie & l'on pleure.

Madame BEVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.

Asseyez - vous , Jarvis.

JARVIS.

C'est bien de la bonté :

Est - il bien vrai ? mon pauvre Maître

A , dit - on , perdu tout son bien ?

En ce logis je l'ai vu naître ;

L'honnête - homme de pere , hélas ! qu'étoit le
fien !

Que Dieu fasse paix à son ame :

Mais après quarante ans , Madame ,

Il n'eût renvoyé le bon - homme Jarvis :

Jusqu'à sa mort je le servis :

Courbé sous le poids des années ,

J'espérois , auprès de son fils ,

Passer celles encor qui me sont destinées ;

Mais il ne me l'a pas permis ,

Peut - être a - t - il trouvé ma vieilleffe importune ?

Trop librement , par fois , je me suis déclaré.

Madame BEVERLEI.

Non , de vous s'il s'est séparé ,

Accusez - en , Jarvis , sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est-il réduit si bas? Oh! j'en suis pénétré!

Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.

Son père a bâti la maison,

Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre maître,

Je l'ai tenu petit garçon....

Aux pauvres il étoit si bon!

D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,

Des pauvres? ... ce sont nos semblables:

Je veux, si je suis jamais Roi,

Qu'en mon royaume tout abonde.

Je rendrai riche tout le monde,

Et je commencerai par toi.

Cesont les mots de son enfance:

Comme d'hier je m'en souviens;

Et voilà que lui-même il est dans l'indigence!

Madame BEVERLEI.

Mes pleurs coulent en abondance,

Parlez-lui.

HENRIETTE.

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,

De m'attacher à son malheur?

Ce refus perceroit mon cœur,

Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

Madame BEVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCENE III.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE
STUKELI, JARVIS.

Les Dames se levent.

Madame BEVERLEI.

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli?

STUKELI,

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKELI.

Madame

Hier au soir je l'ai quitté.

Quoi! mon ami seroit resté.

Toute la nuit loin de sa femme!

HENRIETTE.

Votre ami! pouvez-vous vous dire son ami,
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKELI.

Vous ne me rendez pas justice:

Auprès de lui n'ai-je pas employé

Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes

Que me fournissoit l'amitié;

J'ai même été jusques aux larmes.

Enfin le trouvant sourd à tout ,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte.

Pouffé l'amitié jusqu'au bout,

En lui tenant ma bourse ouverte ?

J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, Monsieur, une fausse pitié.

STUKELI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne!..

Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKELI.

De nous persécuter la fortune se lasse,

J'espérois....

Madame BEVERLEI.

C'est assez, répondez-moi, de grace;

Vous quittâtes, hier, mon époux ?

STUKELI.

Chez Vilson:

Avez gens qu'à connoître il n'est profit, ni gloire,

Il ne m'en pas voulu croire.

Madame BEVERLEI.

Y feroit-il encor.

STUKELI.

Jarvis fait la maison.

JARVIS.

Madame, irai-je ?

Madame BEVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE.

Allez-y comme de vous-même,

Jarvis.

STUKELI.

Et gardez-vous de prononcer mon nom
Il se plaindrait de moi ... peut-être avec raison.

Madame BEVERLEI.

Allez donc : mais , de grace , avec un soin ex
trême

Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser ;
Les malheureux , Jarvis , sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.

J'ai toujours suivi cette loi ;

Béverlei , consolé par moi ,

De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher ,

Et puis , voudrois - je le fâcher ?

Mon pauvre Maître ! hélas ! sa peine ,

La votre , n'est - ce pas la mienne ?

Il sort.

S C E N E IV.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE,
STUKELI, TOMI.

Tomi entre , & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A L'INSTANT , mon petit ami ,
Venez.

Madame BEVERLEI, *l'appellant à elle.*

Ecoutez-moi, Tomi:

Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pû vous embrasser;
Mais quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien careffer,
N'y marquez pas.

TOMI.

Oh! maman, je n'ai garde:
J'aime tant mon bapa!

Madame BEVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde:
Songez-y bien.

HENRIETTE.

Venez.

Tomi baise la main de sa mere, & sort avec.
Henriette.

SCENE V.

Madame BEVERLEI, STUKELI.

STUKELI.

C'Est tout votre portrait:
Il est charmant.

Madame BEVERLEI.

Oh! c'est son pere trait pour trait.
Que tous deux le Ciel les conserve:
(*Elle s'assied, & Stukeli aussi.*)

Mais daignez à présent me parler sans réserve :
A mon époux, Monsieur, n'est-il rien arrivé ?
C'est la première fois que la nuit il s'absente,
Et je crains. ...

STUKELI.

Quoi ! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit & votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on
vante,

Tout ne répond-il pas de sa fidélité ?

Madame BEVERLEI.

Sans convenir, Monsieur, de ces prétendus char-
mes,

Je ne soupçonne point sa foi ;

Sur ce point je suis sans allarmes,

Ce feroit l'outrager.

STUKELI.

Comme vous, je le croi,

Et c'est avec plaisir, Madame, que je voi

Que vous connoissez trop le monde,

Pour écouter les vains propos

Que hasardent souvent les fots,

Et les mechans dont il abonde.

Madame BEVERLEI.

Quels propos, & sur quoi ? Je ne vous entens pas.

STUKELI, avec un air embarrassé.

Mais... sur rien.

Madame BEVERLEI.

Pourquoi donc, Monsieur, cet embarras ?

STU.

STUKELI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

Madame BEVERLEI.

D'accord:

Mais que prétendez-vous conclure?

Mon Mari m'aime, j'en suis sûre,
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport:

Tout au contraire, & dans ce monde,
Qui de fots, dites-vous, & de méchans abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort:
Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur
profonde,

Et je ne le perdrais qu'en recevant la mort.

STUKELI.

Madame, pardonnez: peut-être
Le zele & l'amitié m'ont fait aller trop loin.

Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrètement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin;
Mais malgré de vains bruits, j'ose ici vous répon-
dre....

Madame BEVERLEI.

Il me suffit, pour les confondre,

Que je connoisse mon époux:

Tous ces vains bruits je les méprise,

Et si vous permettez, Monsieur, que je le dise,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous.

à part.

Je ne puis résister au tourment qui me presse.

haut.

B

J'ai besoin de repos, Monsieur, & je vous laisse.
Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paraisse.

S C E N E V I.

STUKELI, *seul.*

BON: mon projet a réussi ;
J'ai mis le trouble dans son ame.
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flâme....
... Sous le voile de l'amitié,
J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre....
... Dans le cœur de sa femme il faut le perdre
encore:
Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame.
Mon bonheur seroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déjà dans l'esprit de la femme,
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espere bientôt..... Quelqu'un vient : c'est
Leuson:
Son esprit pénétrant me met en défiance;
Il m'impose par sa présence,
Et je ne le vois pas d'un ceil bien affermi.

SCÈNE VII.

LEUSON, STUKELI.

LEUSON.

Je vous trouve à propos : jusqu'en votre demeure,
J'aurois été, Monsieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKELI.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LEUSON.

De mon ami,

De Béverlei.

STUKELI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre....

STUKELI.

Monsieur, je crois l'avoir prouvé :
Dans les occasions Béverlei m'a trouvé ;
J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit : on veut que, chez Vilson,
Vous ayez avec Mackinson
Une secrète intelligence.
Vous vous enrichissez, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKELI.

Monsieur....

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je ?

*Ici Henriette du fond du Théâtre entend le reste
de la Scene.*

STUKELI.

Monfieur Leufon,
Sur une question femblable,
Ici je m'expliquerois mal :
J'efpere quelque jour en lieu plus convenable....

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'est égal ;
Sortons.

S C E N E VIII.

STUKELI, LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MONSIEUR Leufon, où voulez-vous
aller ?

Demeurez, je veux vous parler.

STUKELI.

Il fuffit: ferviteur.

S C E N E IX.

LEUSON, HENRIETTE.

QU'AVEZ - VOUS donc enfemble ?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître: il fait, le scélérat,
Que Leuson le connoît, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat?

Hazarderez-vous votre vie?

Vous remplissez mon cœur d'effroi!

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi,

Transporte mon ame ravie!

Qu'en craignant pour mes jours, vous me les
rendez chers!

Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide &
sombre,

Vil opprobre de l'Univers,

N'a jamais sçu porter tous ses coups que dans l'om-
bre:]

Je crois à sa valeur, comme à sa probité.

Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix,

Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire:

Mais je l'aurai dans peu, j'espère;

C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits.

Donnez-moi Béverlei pour frere,

Que ses intérêts soient les miens;

Ne différez plus des liens....

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les differe

Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.

Venez la consoler : hélas ! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, & son cœur se consume :
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah ! Leuson, de l'amour puis-je goûter les char-
mes ?

Non.... Son état est trop cruel,
Et je vais effuyer ou partager ses larmes.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

*La Scene est dans une place près de la Maison
de Béverlei.*

SCENE I.

BEVERLEI, *seul.*

CIEL! voici ma maison, & je crains d'y rentrer:
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer;
J'ai tout trahi, l'amour. l'amitié, la nature:
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte & le remords me suivent en tous lieux.

O du jeu passion fatale!

Ou, plutôt, vil amour de l'or!

Eh! qu'avois-je besoin d'en amasser encor?

A ma félicité quelle autre fut égale?

Tout prévenoit mes vœux, tout flatoit mes desirs,

L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,

Et l'aurore avec moi réveillait les plaisirs!

Ah! pour moi que le Ciel ne fut il plus avare!...

Si, lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,

La sagesse est un don si rare,

La médiocrité, mere du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas ! qui nous égare.
Malheureux !

S C E N E II.

BEVERLEI, JARVIS.

JARVIS.

Ah ! Monsieur, je sors de chez Vilson.

BEVERLEI.

Toi, Jarvis ! connois-tu cette horrible maison ?
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où parmi l'intérêt, la bassesse & les crimes,
Regne le désespoir, la malédiction ;
Image de ce lieu de désolation,
Dont le courroux du Ciel a creusé les abîmes ?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler Madame :
Elle n'étoit pas bien, ses larmes me l'ont dit.

BEVERLEI.

Laisse-moi... Tu dis que ma femme ?...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.
Votre retour, Monsieur, peut seul la consoler :
Venez.

BEVERLEI.

J'ai tort, Jarvis : moi-même je me blâme ;
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas!

Je ne fais s'il est des ingrats;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont sçu paraître.

Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.

Abandonnerai-je un bon maître,
Lorsque de la fortune il est abandonné?

BEVERLEI.

Eh! que peux-tu pour moi?

JARVIS.

Bien peu de chose:
Cependant.... Pardonnez.... Mon cher Maître,
je n'ose;

En vous l'offrant, je crains....

BEVERLEI.

O digne serviteur!

De ton maître avili crains plutôt la bassesse:
Oui, crains que, sans pitié, dépouillant ta vieillesse,

Je n'abuse de ton bon cœur:

Tu ne fais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un jouer;
J'ai ruiné mon fils, & ma femme & ma sœur:
De la même fureur crains d'être aussi la proie.

Un misérable qui se noie,
S'attache, en périssant, au plus foible roseau.
Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
Si tu favois, o Ciel! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!

Ma femme... ah! je suis confondu.

Moi qui comptois un jour perdu,
Le jour que je passois loin d'elle,

De toute cette nuit, elle ne m'a point vu.

J'ai passé cette nuit cruelle,
Dans les convulsions d'un malheur obstiné,
A maudire, cent fois, le jour où je suis né.

JARVIS.

Venez donc ; chaque instant pour Madame est
une heure.

Songez...

BEVERLEI.

Es tu dis qu'elle pleure ?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer :
Des larmes s'échappoient à travers sa paupière :
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer,
Vous n'avez pas un cœur de pierre ;
Ah ! si vous l'aviez vûe ..

BEVERLEI.

Hélas ! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même !
Sa vertu méritoit de plus heureux destins :
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur :
Tu n'affoupiras point le remords dans mon cœur :
Abandonne ce misérable,
Va trouver ta maîtresse.... hélas ! dans son mal-
heur,

On peut la consoler ; elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais vous-même venez...

BEVERLEI.

Dis-moi la vérité.

Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité ?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice en rêvant s'est jeté:
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous
nomme,)

Est par-tout plaint & regretté.

BEVERLEI.

Bon vieillard, je fais me connaître.

Dis plutôt, sans flater ton maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frère sans amitié, père sans naturel.

Va, dis-je, trouver ta maîtresse;
Je te fuis.

JARVIS.

Et pourquoi différer d'un instant?

Son cœur est bien dans la détresse:

Elle a bien des chagrins, mon cher maître, &
pourtant

Je jurerois que votre absence,
De tous ses maux est le plus grand.

BEVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.

A Stukéli je dois parler,

Avant de me rendre auprès d'elle:

Mais modère pour moi ton zèle:

Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à démêler?

Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,

De l'honneur tu suivis la loi;

Et l'honneur rarement conduit à la richesse.

Les besoins vont bien-tôt assaillir ta vieille tête,

Ne mets pas la misere entre la tombe & toi :
Je vais chez Stukéli.

JARVIS.

Le voici.

BEVERLEI.

Laisse - moi.

S C E N E III.

BEVERLEI, STUKELI.

BEVERLEI.

Eh bien ! cher Stukéli, quelle ressource ?

STUKELI.

Aucune ;

Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BEVERLEI.

Point d'argent ?

STUKELI.

On veut des sûretés : en avez - vous quelqu'une ?
Quant à moi je n'ai rien qui puisse être engagé ;
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BEVERLEI.

Oui, notre ruine est commune :
Dans l'abîme ou j'étois plongé,
Vous m'êtes venu tendre une main secourable,
Et moi, doublement misérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami ;
Voilà de mes tourmens le plus insupportable.

STUKELI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi;
Appellons, croyez - moi, le courage à notre ai-
de:

La plainte n'est point un remède.

Voyez s'il ne vous reste plus
Quelqu'un de ces bijoux brillans & superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BEVERLEI.

Infidèle dépositaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur.
Il ne reste plus rien que la honte à son frere.

STUKELI.

Tant - pis : car , entre nous , je le dis sans hu-
meur :

Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BEVERLEI.

Il est trop vrai!

STUKELI.

Riche dans son état,
Peut-être Jarvis. . . .

BEVERLEI.

Ah!

STUKELI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'est pas le tems d'être si délicat.

BEVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête-homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard!

STUKELI.

Adieu, donc.

BEVERLEI,

BEVERLEI.

Quel brusque départ!

STUKELI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur ex-
trême,

Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit:

Leuson en fait courir le bruit.

Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même,

Des reproches en sont le fruit.

BEVERLEI.

Eh! vous en fais - je aucun? c'est moi seul que
j'accuse:

Nous périssons tous deux battus des mêmes flots:

Quant à Leuson, à ses propos,

Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKELI.

Fort bien: mais pour tirer vous & moi d'embar-
ras,

Il faudroit autre chose; & vous n'ignorez pas,

Que plus d'un créancier peut, d'un moment à
l'autre,

Faire d'une prison mon séjour & le votre.

Je n'en fortirois pas: pour vous j'ai tout vendu;

Non content d'épuiser ma bourse,

Effets, contrats, tout est fondu.

Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BEVERLEI.

Nommez-la donc, & prenez-la.

STUKELI.

Oh! je ne prétens point cela...

Votre femme... mais non, je prévois la réponse;

Et trop mal-aisément une femme renonce

A ce qui sert à l'embellir.

BEVERLEI.

Ses diamans!...cruel! je ne puis m'y résoudre.

Tombe plutôt sur moi la foudre.

Son époux jusques-là ne sauroit s'avilir:

La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!

Non.

STUKELI.

La nécessité demande du courage.

BEVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKELI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage

Tourneroit de notre côté.

J'ai des pressentimens dans l'ame,

Dont je garantirois l'infailibilité.

BEVERLEI.

Je les éprouve aussi; le même espoir m'enflâme:

Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,

Que ton ami soit homme.

STUKELI.

Et que le tien périclisse.

Mets ce que j'ai fait en oubli;

Laisse-moi dans le précipice;

Je ne presse plus un ingrat.

Qu'une femme qui t'est si chere

Conserve ses bijoux, en pare avec éclat,

Et son orgueil & sa misere:

Je ne vous dis plus rien.

BEVERLEI.

Hélas!

Que vous connoissez mal cette épouse adorée!

Les bijoux dont elle fait cas,

Ce sont mille vertus dont on la voit parée,

Et qui ne lui manqueront pas:

Son éclat naturel suffit à ses appas.

C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure,

C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux;

Pour les besoins de son époux,

Elle s'en priveroit sans peine, & sans murmure.

STUKELI.

Non, de sentiment j'ai changé:

Mon amitié fut sans réserve;

Que dans une prison plongé,

Votre ami...

BEVERLEI.

Le Ciel m'en préserve!

Qu'un ami généreux, pour m'avoir assisté,

Dans une prison soit jetté!

Stukéli me croit donc sans honneur & sans ame.

Dans le désespoir où je suis,

Accablé sous le poids du malheur & du blâme,

Je n'acheterois point le bonheur à ce prix.

STUKELI.

Avec trop de chaleur...

BEVERLEI.

Ah! sans être de glace,

En a-t-on moins en pareil cas?

Non... Finissons de vains débats;

Je vois ce qu'il faut que je fasse;

Allez chez vous.

STUKELI.

Peut être ai-je été trop pressant?

BEVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STU.

STUKELI.

Chez lui votre ami vous attend

A part.

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

Il sort.

BEVERLEI, *s'approchant de sa maison.*

Entrons.

S C E N E IV.

BEVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE, *sortant.*

C'est vous, enfin, mon frere,
O mon Dieu! comme vous voilà!
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre sœur aura de peine!

BEVERLEI.

Que fait-elle?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses meaux,
Mon frere, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains....

BEVERLEI.

L'impatience est grande!

Quoi donc! ma sœur, votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon?

C

A d'étranges discours on dit qu'il se hafarde:
Ose-t-il....

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frere, il n'ose rien.
C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien,
Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BEVERLEI.

Avez-vous quelque inquiétude?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser;
Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer:
Le coup pourra m'en être rude;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude:
Mon mal fera pour moi plus léger que le leur.
Maudite passion!...

BEVERLEI.

Epargnez moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis;
Deux Anges l'habitoient, son épouse & son fils.
La candeur ingénue & la beauté modeste,
Lui prodiguoient leur doux souris,
Et lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
Il s'est précipité dans l'abîme funeste
De la misère & du mépris.

BEVERLEI.

Cruelle! vous me percez l'ame!

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme..

BEVERLEI.

Un frere, de sa sœur, attendoit plus d'égard.

Choisissez des couleurs moins dures:

Vos reproches viennent trop tard;

Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blef-
fures.

De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur:

Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc: jusques-là je forcerai mon cœur

A garder sur lui plus d'empire.

Il faut du Ciel respecter le couroux,

Et sans murmure adorer sa justice:

Que se soit, cependant, un frere qu'il choisisse

Pour nous faire sentir ses coups;

Que ce soit un pere, un époux....

BEVERLEI.

Eh! ma sœur!

HENRIETTE.

C'en est fait: je garde le silence.

S C E N E V.

BEVERLEI, HENRIETTE, Madame
BEVERLEI, TOMI.

Madame BEVERLEI, *sortant avec Tomi, &
courant à son mari.*

SOYEZ le bien venu : vous voilà , mon ami.
BEVERLEI.

Chere épouse ! J'ai fait une bien longue ab-
sence ;

Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu
dormi.

Madame BEVERLEI.

Mon ami, laissons-là ma peine & mes allarmes :

De mes bras je vous tiens lié ,

Je vous arrose de mes larmes ,

Je vous vois ; tout est oublié.

BEVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse & de charmes !

Que je me sens humilié !

Que de reproches à me faire !

*Pendant cet à parte, Madame Beverlei parle bas
à son fils, & lui dit d'aller à son pere.*

TOMI.

Mon papa !

BEVERLEI.

Venez dans mes bras.

(Il le baise.)

Venez-ça. Cher enfant! Plus sage que ton pere,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas
Puisses-tu consoler ta malheureuse mere!

Madame BEVERLEI.

Malheureuse! Elle ne l'est pas:
Vous m'aimez.

TOMI.

Mon papa!

BEVERLEI.

Dites, mon fils.

TOMI.

Oh dame!

J'ai bien eu du chagrin.

BEVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

Madame BEVERLEI, *en mettant son doigt sur
sa bouche.*

Tomi:

Paix.

BEVERLEI.

Laisse-le dire, ma femme.

A son fils.

Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord,
Et puis en me baissant elle pleuroit plus fort;
Et moi je me suis mis à pleurer tout comme elle

HENRIETTE.

Pauvre enfant!

BEVERLEI.

Que je sens vivement tout mon tort :

Madame BEVERLEI.

Pardonnez votre absence à mon cœur est cruelle.

S C E N E VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame BEVERLEI, *à son mari.*VOICI, Monsieur Leuson, dont le zele & les
soins

Ne se peuvent trop reconnoître.

BEVERLEI, *froidement.*

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non... : Mais j'espere, au moins,

Que bien tôt vous me pourrez l'être :

J'espere parvenir à démasquer le traître....

BEVERLEI, *vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que, pour vous perdre, il en prend l'apparence.

Quand vous saurez qu'il est le vil associé....

BEVERLEI.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offense.

A sa femme.

J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIENTTE.

Eh bien! nous vous laissons mon frere:
Venez. Monsieur Leuson.

LEUSON.

Un temps pourra venir,
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

Henriette rentre avec Leuson & Tomi.

S C E N E VII.

Madame BEVERLEI, BEVERLEI.

BEVERLEI.

J'ai peine à retenir.

La colere qui me possede.

Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeller traître, & l'oser devant moi!

Madame BEVERLEI.

Leuson vous aime & vous estime:

A de faux-bruits, sans doute, il donne trop de
foi;

Mais il faut excuser le zele qui l'anime.

BEVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi:

Si vous scaviez combien je lui suis redevable

On connoit à l'épreuve un ami véritable;

Et si Stukéli ne l'est pas,

Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Madame BEVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!

On n'a point le cœur assez bas:

Je pense comme vous.

BEVERLEI.

Hélas ! ma chère amie,

Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur!

De toutes les vertus vous êtes le modèle,

J'ai beau déchirer votre cœur,

Je le trouve toujours indulgent & fidèle....

Ah ! j'ai détruit votre bonheur.

Madame BEVERLEI.

Il ne l'est point : sortez d'erreur ;

J'ai tout quand je vous vois, & durant votre absence,

Votre retour fait tous mes vœux :

Oubliez le passé comme un songe fâcheux,

Je me croirai dans l'abondance,

Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BEVERLEI.

Amie, Hélas ! trop généreuse!....

Malgré moi du passé le cruel souvenir,

Réfléchira son ombre affreuse,

Sur les derniers momens de mon triste avenir ;

Mais un autre chagrin en secret me dévore.

Madame BEVERLEI.

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,

Cher époux épanche ton cœur.

BEVERLEI.

Cet ami que dans son honneur,

Si lâchement on assassine....

Madame BEVERLEI.
Eh bien ?

BEVERLEI.

J'ai causé sa ruine.

Tout le bien qu'avoit Stukéli,
Dans mon naufrage enseveli ;
Des Créanciers pressans , dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective,
Que l'infâme séjour d'une horrible prison ;
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison :
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

Madame BEVERLEI.

J'espere....

BEVERLEI.

Il faut agir , & non pas espérer.

Madame BEVERLEI.

Le fond que sur Cadix nous avons à prétendre ,
Est très - considérable , & va bien-tôt rentrer.

BEVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre :
Dans l'amertume de son cœur ,
Il m'a reproché son malheur.



SCENE VIII.

Madame BEVERLEI, BEVERLEI,
UN INCONNU, *qui apporte*
une Lettre.

BEVERLEI, *à l'Inconnu.*

Que voulez-vous?

L'INCONNU.

. C'est une Lettre,

Qu'entre vos mains, Monsieur, on m'a dit de
remettre.

Il se retire.

BEVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle est de Stukéli.

Madame BEVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BEVERLEI, *lit.*

„ Venez me voir le plus promptement que
„ vous pourrez : c'est la seule marque d'amitié
„ qu'actuellement je desire de vous : depuis que
„ je vous ai quitté, j'ai pris la résolution d'aban-
„ donner l'Angleterre : j'aime mieux me bannir
„ de ma patrie que de voir ma liberté au moyen
„ dont nous avons parlé tantôt. Ainsi n'en di-
„ tes rien à Madame Béverlei, & hâtez vous de
„ venir recevoir les adieux de votre ami ruiné,
„ STUKELI.

Et ruiné par moi.... Je suivrai son exil.

Madame BEVERLEI.

Quoi!...

BEVERLEI.

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse!
J'ai causé son malheur, je dois le partager....
O fureur de jouer! Abominable vice!
Voilà tes fruits amers!... Il faut le soulager,
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste....

Madame BEVERLEI.

Je ne puis supporter l'état où je vous voi,
Il parle d'un moyen.... Dissipez mon effroi,
En est-il quelqu'un qui nous reste?

BEVERLEI.

C'est à moi de souffrir, je suis seul criminel;
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver & mon fils & sa mere.

Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

Madame BEVERLEI.

Mes diamans?

BEVERLEI.

J'ai honte....

Madame BEVERLEI.

Est-ce donc une affaire?

Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chere;
Que jamais rien, par moi, n'y fera préféré.

BEVERLEI.

Ta vertu me confond: tu m'en vois pénétré;
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

Madame BEVERLEI.

Mais vous ne jouerez plus : cela m'est bien promis,
C'est à quoi mon époux expressement s'engage.

BEVERLEI.

Ah ! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

Madame BEVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BEVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage !

Mais pour le meilleur des amis,

Pouvois-je faire moins ?

Madame BEVERLEI.

Pouviez-vous davantage ?

Puisse-t-il en sentir le prix !

Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris !

Fin du second Acte.











ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SRUKELI, *seul.*

J'AI tout au mieux joué mon rôle:

Voilà les diamans perdus,

Et cent pieces sur sa parole.

Tandis que notre ami confus,

Chez Vilson, en vain se désole,

Allons près de sa femme employer tout mon art:

J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine,

Frappons un coup plus fort: il faut que tôt ou tard

Le dépit... le besoin... mon bonheur me l'amene

SCENE II.

STUKELI, Madame BEVERLEI.

Madame BEVERLEI, *sortant de chez elle.*

Ah! Monsieur, vous voilà mon mari vous a vu?

Vous nous restez?

STUKELI.

J'aurois voulu
Qu'il n'eut pas exigé, Madame, un sacrifice...
J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.
Madame BEVERLEI.

Oui, Monsieur, je vous rends justice:
A fuir votre pays vous étiez résolu:
Je le fais.

STUKELI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,
D'un Ami, malgré soi, l'on se rend le complice.

Madame BEVERLEI.

Vous étiez dans la peine, il vous a secouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKELI, *à part, assez haut pour être entendu.*
Pauvre femme!

Que je la plains!

Madame BEVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKELI.

Madame...

Madame BEVERLEI.

Quelque chose en secret paroît vous agiter.

STUKELI.

Il est vrai.

Madame BEVERLEI.

Mon époux...

STUKELI, *à part, de façon à être entendu.*

Je n'y puis résister.

Madame BEVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKELI, *à part, de même.*

Son Sort me fait compassion.

Madame BEVERLEI.

Quel fort!

STUKELI.

A votre époux vous ne pouvez rien
taire,

Et la moindre indiscretion,
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

Madame BEVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution....

Quoi! vous balancez?

STUKELI.

Oui.... contentez-vous d'ap-
prendre,

Que, si vos diamans de vos mains sont sortis,
A quelqu'autre que moi vous devez vous en
prendre;

Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BEVERLEI.

O Ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.

Eh! pour qui?

STUKELI.

Je ne fais... Il se répand des bruits...

Nous sommes dans un siècle... on a vu des ma-
ris...

Madame BEVERLEI.

Eh bien? Monsieur.

STUKELI.

Souvent une indigne rivale...

Madame BEVERLEI.

Achevez donc.

STUKELI.

Qu'il soit épris.

D'un de ces vils objets de luxe & de scandale ,
 A qui nous prodiguons l'argent & le mépris ,
 La chose paroît impossible ,
 Alors qu'on vous connoît.

Madame BEVERLEI.

Vous le croyez , pourtant ;
 Je le vois.

STUKELI.

Vous avez une ame si sensible !
 Je sens trop , en vous éclairant ,
 De quel horrible coup elle seroit frappée.

Madame BEVERLEI.

Ce coup , il est porté ; vous déchirez mon cœur.
 Béverlei , tu m'aurois trompée !
 J'ai pu supporter tout , hors cet affreux malheur.
 Riche de ton amour au sein de la misère ,
 Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu....

Un autre objet a sçu lui plaire !
 Ah ! de ce seul instant , hélas ! j'ai tout perdu.

STUKELI , à part.

Mon projet réussit.

Madame BEVERLEI.

Trop certain que je l'aime ,
 Il en prend droit de m'outrager !
 L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même !
 Il fait trop que de lui je ne puis me venger...
 Non , je ne puis penser qu'à ce point il m'offen-
 se....

Un faux rapport vous a déçu.

STU.

STUKELI.

L'amitié m'imposoit silence :

Il faut parler : je fers la beauté, la vertu....

De son secret lui-même il m'a fait confidence.

Madame BEVERLEI, *le regardant fixement.*

Ainsi, de votre ami trompant la confiance,

Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser.

STUKELI.

Madame...

Madame BEVERLEI.

C'est assez : tu ne peux m'abuser.

Je vois trop que Leuson t'avoit bien sçu connoître

Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur

Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,

S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un
traître :

Choisis d'être perfide ou calomniateur....

Je te crois tous les deux. . . . va, de ta bouche
impure,

Ne viens plus en ces lieux distiler le poison :

Mais tremble... de ton imposture

Béverlei me fera raison.

STUKELI.

L'effet peut suivre la menace,

Madame ; en des combats vous pouvez l'enga-
ger :

Ce n'est pas pour moi seul que fera le danger.

Madame BEVERLEI.

Lâche, tu n'oserois le regarder en face....

....Mais ton sang souilleroit les mains ;

Je lui cacherais ton audace :

Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

D

STUKELI, *à part , en se retirant.*

Cette fierté peut se confondre.

Et c'est en me vengeance que je dois lui répondre.

S C E N E III.

Madame BEVERLEI, *seule.*

DE ses artifices trompeurs
Je reconnois le piège , & pourtant , je soupire :
Avec peine mon sein respire ,
Et mes yeux se couvrent de pleurs.
Béverlei ! Béverlei !

S C E N E IV.

Madame BEVERLIE, HENRIETTE.
HENRIETTE.

JE vois toute en larmes.
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles allarmes !
Je vous l'ai déjà dit , ma sœur ,
Vous gâtes votre époux à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas.

Madame BEVERLEI.

Ma sœur , je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?

Il aura joué! deviez-vous,

Ma sœur, lui donner vos bijoux?

Si facilement, je vous prie,

Les lui falloit-il accorder?

Avant de les avoir, il auroit eu ma vie.

Madame BEVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,

Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O Ciel! quelle foiblesse!

Mérite-t-il cette tendresse?

Madame BEVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur,

Si long-temps tous les deux nous ne fumes qu'une
ame!...

Que fut-il?... un ingrat... Il ne l'est pas, ma sœur.

Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme.

C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien

Adieu.... quelques instans, je veux être à moi-
même,

Et je vois que Leuson cherche votre entretien;

Il vous apprendra comme on aime.



S C E N E V.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur ;
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiète ;
De quoi s'agit il donc ?

LEUSON.

D'un fait,
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez - vous donc....

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très-forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre,
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé,
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre..

HENRIETTE.

Prenez garde , Monsieur Leuson :
 Qui de mon changement peut former le soupçon ,
 A ce changement doit s'attendre ;
 Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi :
 On connoît mal , d'abord , l'humeur , le caractère ;
 Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour :
 Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
 Je crains que par le temps les miens produits au
 jour....

HENRIETTE, *vivement*,
 Monsieur, répondez , je vous prie ,
 Répondez en homme d'honneur ;
 Dites si , dans le fond du cœur ,
 Vous ne desirez pas que le mien se délie ?

LEUSON.

Ah ! le ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie :
 Au bonheur d'être à vous , mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentimens cachés :
 Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle.

HENRIETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez , Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux , Leuson ,

Ce qui fut un penchant est devenu raison;
Et sur moi l'un & l'autre ont pris tant de puissance,
Que, fussiez vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerais
La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette!..... Eh bien! donc, je de-
mande,

(C'est mon autre condition,)

Que d'une si chère union

Le jour fixé par vous....

HENRIETTE.

A! souffrez que j'attende..

LEUSON.

Je n'attens plus, non: il faut que demain
De tous vos délais soit le terme:

J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein.
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant.

LEUSON.

Vous balancez en vain;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle est à vous. Votre secret?

LEUSON.

Toute votre fortune....

HENRIETTE.

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O Ciel ! je reste confondue.

Perdue ! & Leuson , qui le fait...

Vous avez surpris ma promesse.

De votre procédé j'admire la noblesse.

Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi !

Voilà que vous rêvez , Henriette , & je voi

Des pleurs , au même instant , mouiller votre paupière.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entière.

Quelque beau procédé que vous me fassiez voir ,
(Peut-être pourra-t-on m'accuser d'être fière :)

Mais je crains de vous trop devoir ;

Oui , Leuson , si j'ai tort , ce tort est excusable ,

Notre fortune étoit semblable ,

Et l'hymen nous liant de ses nœuds les plus doux ,

Laissoit tout égale entre nous :

Mais pour dot , aujourd'hui , vous porter l'indigence ,

N'est ce pas jusques au tombeau ,

Envers vous d'une dette immense ,

M'imposer le rude fardeau ?

N'est-ce pas...

LEUSON.

Quelle erreur ! Eh quoi ! belle Henriette

Entre deux cœurs qui ne font qu'un ;

Peut il subsister quelque dette ;

Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?

Tout est acquitté, quand on s'aime.

HENRIETTE,

Que tout le soit donc entre nous.

L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,

Henriette consent à tenir tout de vous.

Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux.

Je baise mille fois cette main que j'adore.

HENRIETTE,

Mais de mon bien perdu quel est votre garant.

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,

Bates, de Stukéli le principal agent :

Il m'en a fait la confidence,

Et sans doute, en le ménageant,

Je parviendrai bientôt à mettre en évidence

La manœuvre du scélérat,

Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE,

Plût au Ciel!

LEUSON.

Je vous laisse: adieu, belle Henriette;

Tenez à Béverlei notre affaire secrète.

Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,

J'espère que demain les yeux seront ouverts.

SCENE VI.

HENRIETTE, *seule.*

DE sentimens quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé!
Qu'il mérite bien ma tendresse!
Mais mon frere! à quel point le jeu l'a dégradé!
Ah! pour toi, chere sœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déjà brisé!
.... Ce coup accableroit son courage épuisé....
Il faut la lui cacher & me résoudre à feindre.
Mais voici Béverlei . . . tâchons de nous con-
traindre:
Que cet effort coûte à mon cœur!

SCENE VII.

BEVERLEI, HENRIETTE.

BEVERLEI, *d'un air épanoui.*

AH! vous voilà, ma chere sœur.
De moi depuis long temps vous avez à vous plain-
dre:
Le vil amour du jeu me sçut trop égarer;

J'oubliai vous, mon fils, & ma femme, & moi-même :

Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime ;

Il vous aima toujours & veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport ? Un retour de fortune ?

Cette vicissitude aux joueurs est commune :

Mais. . .

BEVERLEI.

Je ne le suis plus. . . non, j'abhorre le jeu :
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois . . .

BEVERLEI.

Où votre sœur est-elle ?

Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voyez.

S C E N E V I I I.

Madame BEVERLEI, BEVERLEI,
HENRIETTE.

BEVERLEI.

MA femme, embrassez votre époux ,
Et sachez le bonheur que le Ciel nous envoie.

Madame BEVERLEI.

Il fait les vœux que je lui fais pour vous ;
Mais quel est donc ce grand sujet de joie ?

BEVERLEI.

Nos fonds sont arrivés : le bon Monsieur John-
son,

Homme d'honneur & Banquier de renom ,

Vient de m'en faire la remise :

J'ai dans ce porte-feuille , en billets différens ,
Une somme qui monte à trois cent mille francs ;

Le Ciel a béni l'entreprise ,

Et nous avons au moins décuplé notre mise.

Madame BEVERLEI.

Mon cœur en est charmé , moins pour moi que
pour vous ,

J'espère désormais que votre ame guérie ,

Jouissant d'un destin plus doux ,

Abjurera du jeu la triste frénésie ;

Que vous me rendrez mon époux.

BEVERLEI.

Oui , j'abjure à vos piés cette fureur honteuse ,

Qui de mon fils , qui de ma sœur ,

Qui d'une épouse vertueuse ,

A fait trop long temps le malheur :

Autant, qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse ,

Et je prens le Ciel à témoin ,

Que je ne veux avoir désormais d'autre soin

Que d'élever mon fils & de vous rendre heureuse.

Madame BEVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BEVERLEI.

Savez-vous mon projet ? Cet antique héritage ,

Par mes peres transmis jusqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétens y rentrer : là je veux vivre en sage;
Aux fureurs du fort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,
Mon cœur reposera de vous seule occupé.

Madame BEVERLEI.

Ah ! mon ami !

HENRIETTE.

Fort bien : du mal qui vous possède,
Mon frere , ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remede.

BEVERLEI.

Oh ! j'en suis guéri sans retour :
Tant que mon aineen fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance & la crainte ,
Je traînai de mes jours le tissu détesté,
J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

Madame BEVERLEI.

Vous me faites frémir.

BEVERLEI.

Le ciel , ma chere amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos
vœux.

Permettez , cependant ; qu'un moment je vous
quitte,

D'une dette pressante il faut que je m'acquitte ;

Le retard seroit dangereux ,

Ma personne en répond , mais bientôt....

Madame BEVERLEI.

Avec peine.

Je vous laisse aller.

BEVERLEI.

A L'instant

Je reviens.

Madame BEVERLEI.

Mon ami, sur un point important,

Il faut que je vous entretienne,

Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BEVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame BEVERLEI.

Allez donc : pendant votre absence,

Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

Elles rentrent.

SCENE IX.

BEVERLEI, STUKELI.

*Béverlei fait un pas en avant & recontre
Stukéli.*

BEVERLEI.

Te voilà, Stukéli, fais-tu que la fortune....

STUKELI.

Oui, Johnson m'a tout dit, je vous fais compli-
ment.

BEVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune,
 Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément :
 Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
 Et satisfaire Jame , ainsi que Mackinson.

STUKELI.

Fort bien : ils sont tous deux à présent ches Vil-
 fon.

La partie est considérable ,
 Des flots d'or roulent sur la table ,
 Avec quelque bonheur on feroit un beau gain ;
 Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train ,
 Jouant d'un malheur effroiable :
 Tu viendra à propos leur prêter du secours.

BEVERLEI.

Dans cette maison infernale,
 Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours ;
 Elle me fut toujours fatale.

STUKELI.

Je t'approuve très fort de ne point aller là ,
 On n'y joua jamais une partie égale.
 C'est sur un tapis verd le Pérou qui s'étale ;
 Tu serois tenté.

BEVERLEI.

Point.

STUKELI.

Je doute de cela ;
 La fortune , il est vrai , n'est pas toujours cru-
 elle,
 Tu parois en grace avec elle ,
 Avec discrétion on pourroit la tâter...
 Ce n'est point mon avis.

BEVERLEI.

Oh! fois en assurance.

... Cependant on peut m'arrêter,
Tu fais que Mackinson a contre moi sentence.

STUKELI.

Je l'avoue, & quelqu'un m'a dit en confidence
Qu'il vouloit dès ce soir la faire exécuter.

BEVERLEI.

Eh bien! cette raison décide;
Mais n'apprehende rien: je te répons de moi.

STUKELI.

Tu n'iras pas, si tu m'en croi:
Leufon viendrait encor me traiter de perfide,
Il ne parle pas mieux de toi.

En appuiant.

Il dit par-tout avec menace,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BEVERLEI.

Laiſſons-là ce Monsieur Leufon.
On peut rabatter son audace...
Allons m'acquitter chez Vilſon....
Mais pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKELI.

Qui? moi! que je les prenne:
Tu connois le foible que j'ai;
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine,
Tu voudras les ravoïr & moi je céderai.
N'y va pas, Béverlei, permets que je t'arrête.

BEVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, & que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête;
Que mes yeux en soient éblouis?

STUKELI.

Un peu d'or! des monceaux.

BEVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKELI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis:

Mais... ne nous y fions que de la bonne sorte.

BEVERLEI.

Non, je ne jouïrai plus, c'est un parti bien pris;

Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,

N'entrons pas, demandons Mackinson à la porte.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Il fait nuit.

BEVERLEI, STUKELI.

STUKELI.

Que! parlez-vous, o Ciel! de fer & de poison?

BEVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste?

J'ai tout perdu: rien ne me reste,
Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison:
Ma fureur va jusqu'au délire.

STUKELI.

Falloit-il entrer chez Vilson?

Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,

Votre ami. . .

BEVERLEI.

Mon ami! Barbare, à toi ce nom!

Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre par l'enfer contre moi déchaîne;

E

Sans cette amitié détestable,
 Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?
 En est-il un plus misérable?
 Heureux pere, heureux frere, & moins époux
 qu'amant,
 Manquoit-il à mes vœux quelque bien desirable?
 Mais d'un fatal égarement
 Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
 Tu lui fournis de l'aliment,
 Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
 Tout a péri, mes biens, mon honneur & ma vie:
 Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.

STUKELI.

J'excuse le malheur: votre injustice extrême
 Excite mon courroux bien moins que ma pitié:
 Mais avez-vous donc oublié,
 Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
 Prêt d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié. . .

BEVERLEI.

Tu brûlois de m'y voir. . . . oui, j'ai vu l'artifice,
 Et qu'en montrant le précipice,
 Tu savois inspirer la fureur d'y courir:
 Mais mon cœur étoit ton complice,
 Et cherchoit lui même à périr. . . .
 Mais, répons-moi, pourquoi me rendre
 Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKELI.

Vous savez que, pour m'en défendre,
 Tous mes efforts ont été vains:
 Vous avez voulu les reprendre.

BEVERLEI.

Traître, donne-t-on du poison
 Au furieux qui le demande?

STUKELI.

J'ai vu dans le malheur James & Mackinson;
J'espérois....

BEVERLEI.

J'ai contre eux un violent soupçon.
De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson.
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKELI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé,
Et par moi l'un & l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal & fidele.

BEVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKELI.

Béverlei!

BEVERLEI.

Je ne fais. ..

Il me prend contre toi des mouvemens de rage. ..

STUKELI.

Me croyez-vous donc lâche assez....
Supportez le malheur avec plus de courage.

BEVERLEI.

Du courage! la mort. . Mais, ma femme! mon
fils!

Il le saisit au collet.

Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je suis:

Il faut m'en tirer, ou sur l'heure....

Je ne me connois plus. . Pardonne. . Tu me fuis?

STUKELI.

Je quitte un ingrat.

BEVERLEI.

Ah! demeure.

STUKELI.

Pour me voir accabler de reproches sanglans!

BEVERLEI.

Ah! dans mes transports violens,

Puis-je savoir si je t'outrage?

Sais-je ce que je dis? Suis-je maître de moi?

Non. Crains tout en effet, dans un moment de
rage,

Je puis te poignarder, & moi-même après toi.

Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux.

S C E N E II.

BEVERLEI, *seul.*Où porte - je mes pas? Ciel! dans quel antre
sombre,

D'une ame bourrelée ensevelir l'horreur?

C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,

On n'échappe point à son cœur.

Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.

.... O désespoir! o honte extrême!

Quoi! de mon repentir ce jour même est témoin!

Celle qui, lâchement à ma rage immolée,

Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,

Ma femme est par moi consolée!

Son bonheur, désormais, doit faire tout mon soin;
Loin de Londres & du jeu qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste....

L'enfer, hélas! n'étoit pas loin.

C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.

Ma mort.. Mais quelqu'un vient, je crois le reconnoître.

Oui, c'est lui-même, c'est Leuson:
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison:
Je prétens que lui-même ici me satisfasse.

SCENE III.

BEVERLEI, LEUSON.

LEUSON.

QUELQU'UN a prononcé mon nom.
Beverlei!.... la rencontre est heureuse:
J'ai travaillé pour vous.

BEVERLEI.

Sans en être prié!

C'est avoir l'ame généreuse.
Qui vous chargeoit, Monsieur, de ce soin?

LEUSON.

L'amitié.

J'espere en tout son jour faire bien-tôt paraître

Le mortel le plus noir, & l'ami le plus traître.
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BEVERLEI.

J'en connois un déjà qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler?

Quel est-il?

BEVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme....

BEVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer:
J'ai, si l'on vous en croit, perdu, par ma folie,
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter:
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur & le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir,
Et peut-être un autre à ma place....

Mais je saurai me contenir.

Je ne dis jamais rien qu'en face

Je ne sois prêt à soutenir.

Des discours qu'on me fait tenir:

Nommez le délateur, & de sa ville audace

Cette main saura le punir.

BEVERLEI.

Je fais ce qu'il faut que je pense,

Et ce n'est-là qu'un vain recours

Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O Ciel! quel étrange discours!

Béverlei me tient ce langage!

Mais nous nous sommes vus dans le champ de
l'honneur:

Il fait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BEVERLEI.

Je ne fais rien que mon outrage,

Et sans discourir davantage,

Défendez vos jours.

(Il tire son épée.)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, Ingrat;

Suis la fureur qui te domine.

Ta folle confiance en un vil scélérat,

De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:

Il te reste un ami.... Que ta main l'assassine.

BEVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma sœur:

De malédictions qu'elles chargent ma tête,

Je les accomplirai: ma main est toute prête.

Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?

Tu te dis mon ami, barbare; si c'est l'être,

Ah! fais le donc encore en me perçant le cœur;

Tu me vois à ce trait prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer: je vois qu'un traître.

A contre ton ami sourdement manœuvré:

Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BEVERLEI.

Eh! par quel raison juger qu'il m'en impose?

LEUSON.

Il fait que je l'ai pénétré:
En t'armant contre moi le lâche fourbe espere,
De l'un des deux, au moins, par l'autre se défaire;
Mais son espoir fera trahi:
Tu ne verferas point le sang de ton ami,
Ma main du sang du mien ne sera point trempée;
Remets, te dis-je, cette épée:
Adieu, rentre chez toi: demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

S C E N E IV.

BEVERLEI, *seul.*

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche:
Dans l'occasion je l'ai vû,
Sa valeur fût toujours sans tache.
Stukéli m'aurois-il déçu?...
Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à
la vie?
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux.
D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut qu'avec ce fer, elle me soit ravie...

SCÈNE V.

BEVERLEI, JARVIS.

Jarvis pendant le monologue est entré sur la Scène, & s'est approché de Beverlei, que dans l'obscurité il cherche à reconnoître.

BEVERLEI, appercevant quelqu'un près de lui.

Qui s'avance vers moi ? parle, est-ce un assassin ?

Si tu l'es, viens, suis moi : ma main,

Plus que la tienne encore, est de sang altérée ;

Et plus que toi, je porte dans mon sein

Une rage désespérée.

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BEVERLEI.

Ah ! bon-homme, c'est toi ?

Que fais-tu si tard dans la rue ?

Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi ;

Vous-même... (*Il voit l'épée nue.*) Ciel !

BEVERLEI.

Quoi donc ?

JARVIS.

Votre épée... elle est nue...

Auriez-vous... Ah ! Monsieur, vous me glacez d'effroi.

BEVERLEI, *sans écouter.*

Où, de quelque côté que je tourne la vue,
La misère, l'opprobre est par-tout sur mes pas.
Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS.

Monsieur.... De sa douleur l'ame toute occupée.
Il se parle à lui-même & ne m'écoute pas!

O mon maître!

BEVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!

C'est le pauvre Jarvis... donnez moi cette épée;
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la moi: je
crains....

BEVERLEI.

Oui, prens-la, prens ce fer, ôte le de mes mains.
Peut-être en ce moment, c'est le Ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! Monsieur, quelle est donc ma joie!
Et que Jarvis se tient heureux!....

BEVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, o vieillard vertueux!

Mais ne reste pas davantage:

De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.

La ruine, l'horreur, la malédiction,

De tout ce qui m'approche est le cruel partage;

Rentre, bon vieillard, couche-toi;

Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, Monsieur, je vous ra-
mene.

BEVERLEI.

Non... jamais.

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine,
Madame... Pardonnez ; vous voulez donc la mort ?

BEVERLEI.

Pour elle, & pour mon fils, de tous les maux le
pire.

C'est peut-être de vivre... oui, dans leur triste sort,
Ils passeront, hélas ! leurs jours à me maudire.

Laisse-moi... de la nuit je chéris la noirceur,
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténébres ;
Dans le fond de mon ame une plus grande hor-
reur....

Il a l'air d'écouter.

N'entens-je pas des cris funebres ?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BEVERLEI.

O remord ! O fureur !

Va-t-en ? Couché sur cette pierre,
Je passerai la nuit à dévorer mon cœur.
Eh ! puisse-je jamais ne revoir la lumière !

Il s'étend sur des pierres.

JARVIS, à ses pieds.

Ah mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur en larmes vous conjure....

Au nom de Dieu, relevez-vous,
Vous n'avez point une ame dure ;
Madame est dans les pleurs...

S C E N N V I.

Madame BEVERLEI, *sortant de chez elle avec une Lanterne*, M. BEVERLEI, *sur les pierres*, & JARVIS, *à genoux faisant une Scene muette.*

Madame BEVERLEI.

JARVIS ne revient pas:
Je ne puis soutenir une plus longue attente:
Un trouble affreux m'agite... O Ciel! conduis mes
pas,

Guide ma démarche tremblante.

Elle s'avance du côté où sont Béverlei & Jarvis.

BEVERLEI. *à Jarvis.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre pere, Monsieur, me montrait plus d'égard,
Et vous-même dans votre enfance...

Mais je vois que vers nous une clarté s'avance:
Prenez garde... quelqu'un.

Madame BEVERLEI, *qui s'est approchée.*

J'entens sa voix, je croi:

Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon ame est
émue!

Je frémis.... approchons.... Cie, qu'est-ce que je
voi?

JARVIS.

C'est Madame!

BEVERLEI.

Ma femme! O terre, engloutis-moi!

Madame BEVERLEI, *à son mari.*

Mon ami... je me meurs... ce spectacle me tue...

Cruel, vous détournez la vue;

Vous fuyez mes regards... mon cœur se sent clacer;

Parlez-moi... vous voyez qu'à peine je respire:

Ah! par pitié, faites cesser

Tout le trouble & l'effroi que ce moment m'inspire.

BEVERLEI.

Je vais plutôt les redoubler:

Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire.

De malédictions vous m'allez accabler.

Madame BEVERLEI.

Ah! mon cœur en est incapable;

Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BEVERLEI.

Cet époux est un misérable,

Qui ne doit être vu par vous

Que comme un monstre détestable.

Ce jour a fixé notre sort;

La misère & les pleurs, voilà votre partage:

C'est celui de mon fils... & le mien, c'est la mort.

Madame BEVERLEI.

Quoi donc?

BEVERLEI.

Tout est perdu: le désespoir, la rage,

Voilà tout ce qui m'est resté.

Maudissez votre époux, il l'a bien mérité.

Madame BEVERLEI.

Exauce mes vœux & mes larmes,

Ciel! d'un œil de bonté regarde sa douleur:
 De son front obscurci dissipe les allarmes,
 Ramene la paix dans son cœur.
 Si l'infortune & la misere
 Doivent tomber sur l'un des deux,
 Epuise sur moi ta colere,
 Et que Beverlei soit heureux.

BEVERLEI.

Et c'est ainsi que me maudit ta bouche!
 O d'un indigne époux vertueuse moitié,
 Combien tant de bonté me confond & me touche!
 Madame BEVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
 Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche.
 Eh! pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
 Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage;
 Mon partage n'est point la misere & les pleurs.

BEVERLEI.

Que nous reste t-il ?

Madame BEVERLEI.

Le courage,

Et le travail... Tu fais que toujours quelque ou-
 vrage

Dans ton absence occupoit mes momens:
 Je trompois la longueur du temps:
 Ah! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
 Que naîtra mon plus doux plaisir:
 Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir;
 Je ferai vivre ce que j'aime.

BEVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir,
 Mon désespoir cede à ses charmes.

Je me jette en ton sein que je baigne de larmes.
O chere & tendre épouse, & tu ne me hais pas :

Madame BEVERLEI.

Je t'aime, & je te plains... Hélas !

S C E N E VII.

Les Acteurs précédens, UNSERGEANT,
suivi d'un Record.

LE SERGEANT, à Béverlei.

JE vous arrête, il faut me suivre.
BEVERLEI.

O fortune! voilà le dernier de tes coups,
On ne m'y verra pas survivre.

Madame BEVERLEI.

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGEANT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGEANT.

Trois cents pieces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGEANT.

Bon-homme.

Il faut le tout.

BEVERLEI,

JARVIS.

Demain, je puis.

En fondant un Contrat....

BEVERLEI.

(Au Sergent.)

Finissons. Je vous suis....

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame.

Mais, gardez votre argent.... Embrassez-moi,
ma femme:Pour la dernière fois, je vous tiens dans mes
bras:....

Il faut subir mon fort....

*On l'emmene.*Madame BEVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

Fin du quatrieme Acte:



ACTE V.

*La Scene représente la chambre d'une prison :
il doit y avoir d'une côté une table sur la-
quelle est un pot d'eau , & un verre dans une
jatte , & de l'autre un fauteuil , & une
chaise à côté : Tomi est dans le fauteuil , &
Jarvis sur la chaise à côté.*

SCENE PREMIERE.

TOMI , JARVIS.

JARVIS. *en arrangeant l'enfant.*

SEs yeux se ferment... il succombe.
Pauvre enfant ! le voilà qui dort.
O l'heureux âge ! sans effort,
Dans les bras du sommeil il tombe ;
Il ne craint pas que du remord
La voix en sursaut le réveille ;
Son innocence en paix sommeille ;
Tandis que , le cœur déchiré ,
Son pere malheureux a vu le jour renaître ,
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré.

F

Quel changement fatal ! O mon maître, mon
maître,

A quelle passion vous vous êtes livré ?

Que de vertus en vous un seul vice a détruites,
Et qu'il a d'effroyables suites !

Puisse le Ciel...

S C E N E II.

Madame BEVERLEI, JARVIS.

Madame BEVERLEI.

QUE fait mon fils ?

JARVIS.

Vous voyez, Madame, il repose.

Madame BEVERLEI, *en le baisant.*

Dormez, cher enfant ! Ah ! Jarvis,

Quels tourmens son pere me cause !

Mes discours, tu le fais, avoient eu quelque fruit ;
J'avois de ses transports calmé la violence :

Cette prison a tout détruit.

O la cruelle, ô l'effroyable nuit !

Plongé dans un morne silence,

L'œil fixe, il paroïssoit ni n'entendre, ni voir ;

Et soudain furieux jusques à la démence,

Pouffant les cris du désespoir,

Il détestoit son existence.

JARVIS.

O mon maître !

Madame BEVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois les doux noms & d'époux & de pere;

A mes larmes, à ma priere,

Il n'opposoit que des fureurs:

Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée.

De cet égarement à la fin revenu,

Honteux devoir sa femme à ses pieds abaissée,

Son cœur s'est vivement ému:

Contre son sein il m'a pressée;

Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu.

JARVIS.

Je sens couler les miens.

Madame BEVERLEI.

Sa fureur s'est calmée:

Par le sommeil enfin sa paupiere fermée

D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le Ciel en soit loué.

Madame BEVERLEI.

Mais, cependant, ma sœur

M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,

Et que pour mon époux il seroit important,

Qu'au-dehors sans tarder un moment je la vîsse:

Je vais profiter de l'instant,

Jarvis, où mon mari sommeille.

Toi, sois bien attentif, prens garde; & s'il s'éveille,

Ne le laisse point seul, mene lui son enfant,

A l'aspect de son fils, à cette chere vue,

D'un sentiment si doux un pere a l'ame émue!...

Beverlei sentira son tourment adouci;

A l'instant je reviens ici :
 Si de toi je n'étois pas fûre ,
 Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.
 Madame BEVERLEI , *après avoir été doucement
 regarder par la coulisse.*

Il n'a pas changé de posture,
 Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
 Observe bien l'instant qu'il se réveillera.

Elle sort.

S C E N E III.

JARVIS, TOMI *dormant.*

JARVIS.

JUSQU'AU retour de ma maitresse ,
 J'espere qu'il reposera :
 Que de vertu, que de tendresse !
 L'excellente femme qu'il a !
 Qu'il feroit avec elle heureux , s'il favoit l'être !
 J'entens du bruit....allons doucement reconnoître....

Il ne dort plus.... c'est lui , pâle , défiguré ,
 Moins sombre cependant, & l'œil moins égaré.

SCÈNE IV.

BEVERLEI, JARVIS, TOMI
dormant.

BEVERLEI, *à part.*

MA femme est éloignée; écartons ce bon-homme:

Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
Le repos, bientôt- vous a fui.

BEVERLEI.

Ta maitresse est dehors?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, Monsieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BEVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable
Dans mon cœur plus tranquile a ranimé l'espoir.
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable:

Je veux entretenir Leuson.

Va le trouver, Jarvis; dis lui qu'en ma prison
Il me fasse à l'instant l'amitié de se rendre....
Qui te fait hésiter?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon:
Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BEVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois,
Tu vois que je suis fort tranquile.

JARVIS.

Grace au Ciel, Monsieur, je le vois.

BEVERLEI.

Va donc, je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BEVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne; obéis-moi.

JARVIS, après un air d'hésitation.

J'y vais.

S C E N E V.

BEVERLEI, TOMI *dormant*.

BEVERLEI, *après avoir fait quelques tours de l'air le plus sombre.*

MON heure est arrivée:

J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt est la mort.

D'opprobre mon âme abreuvée

Ne peut plus soutenir son fort.

A ses tourmens mon cœur succombe.

En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre, & y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.

Je vais m'endormir dans la tombe...

M'endormir!... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,

Etoit un éternel... & funeste réveil!

Et si d'un Dieu vengeur... il faut que je le prie:

Dieu dont la clémence infinie....

Je ne saurois prier... du désespoir sur moi

La main de fer appesantie

M'entraîne... cependant, j'entens, avec effroi,

Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie:

Arrête, malheureux: tes jours font-ils à toi?

O de nos actions incorruptible Juge,

Conscience! Mais quoi! sans espoir, sans refuge,

Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin!

Auteur de leur misère, en être le témoin!

Endurer le mépris, pire que l'infortune!

Mourir enfin cent fois, pour n'oser mourir une:

Ah! c'est trop balancer.... on peut braver le sort!

Mais la honte! mais le remord!

Il prend le verre.

Nature, tu frémis... Terreur d'un autre monde,

Abîme de l'éternité,

Obscurité vaste & profonde,

Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté:

Mais j'abhorre la vie, & mon destin l'emporte.

Il boit.

C'en est fait.... c'est la mort qu'en mes veines je porte:

De mes jours ce soleil éclaire le dernier.

O si l'homme au tombeau s'enfermit tout entier!

Mais des pleurs des vivans si l'ame encore émue

Voit ceux qui lui sont chers souffrans & malheureux ,

Si j'entens vos cris douloureux,
O ma femme, ô mon fils, ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux.
... O réflexion trop tardive! ...

Il fait quelques tours & apperçoit son fils.
Mon fils! un doux sommeil tient son ame captive.
(1) Je n'entendrai donc plus le son de cette voix,

(1) J'ai changé cet endroit: voici la première leçon qui étoit, je crois, plus théâtrale; mais dont plusieurs personnes ont été révoltées.

Pauvre enfant! tu ne sens ni ne prévois ton sort:
La honte de ma vie & l'horreur de ma mort,

Voilà ton unique héritage.

L'opprobre fera ton partage.

De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton père:
La vie est-elle donc un bien si précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère;
Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau:
Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau!
Mais déjà le poison.... Je sens que je m'égare,

Une épaisse & noire vapeur

Couvre mes yeux, & dans mon cœur

Fait naître une fureur barbare.

Que dis-je, fureur? c'est pitié.

Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant; vivre est un long supplice.

Mon fils ce seroit-là ton sort:

Osons l'y dérober, le moment est propice:

Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort;

Ce fer.... Tuer mon fils! Le transport est horrible....

Nature! ah! je sens que ta voix

Jette en mon cœur un cri terrible:

A mon oreille, hélas! si chère!
Que je t'embrasse, au moins, pour la dernière fois.
O malheureux enfant d'un plus malheureux père!

Il s'assied à côté sur la chaise.

Qu'en le voyant mon âme s'attendrit!
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit.
Cette bouche... ces traits.... Ce sont ceux de sa
mère:

Pauvre enfant! (*Il se lève.*) tu ne sens, ni ne
prévois ton sort;

La honte de ma vie, & l'horreur de ma mort,

Voilà ton unique héritage:

L'opprobre fera ton partage.

De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire & le jour & ton père.

Que je t'embrasse, au moins, pour la dernière fois,
O malheureux enfant d'un plus malheureux père !

Il s'assied à côté de l'enfant.

Hélas! qu'en le voyant mon âme s'attendrit!

Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit....

Cette bouche.... ces traits, ce sont ceux de sa mère...

Qu'il vive.... Mais, que dis-je? ... Est-ce donc le chérir!

Il se lève.

Vouloir qu'il vive pour souffrir!...

Ciel! un feu dévorant au dedans me consume,

Mon sang de plus en plus s'allume;

Le temps est précieux: soit raison, soit fureur....

Il lève le fer sur son fils.

Il s'éveille!

TOMI, effrayé.

Papa.... Vos yeux., Ils me font peur. &c.

La vie est elle donc un bien si précieux?
 Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère:
 Qui t'en délivrerois, t'ôteroit un fardeau.
 Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berceau?
 Mais déjà le poison... je sens que je m'égare;
 Une épaisse & noire vapeur
 Couvre mes yeux, & dans mon cœur
 Fait naître une fureur barbare:
 Que dis-je fureur? c'est pitié.
 Pour qui dans le malheur languit humilié,
 Mourir est un instant, vivre est un long supplice.
 Mon fils ce feroit-là ton fort...
 Osons l'y dérober... le moment est propice;
 Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort.
 Ce fer... Tuer mon fils! Le transport est horrible.
 Nature! ah! ta voix dans mon cœur
 Vient de jeter un cri terrible...
 Il s'éveille.

TOMI.

Papa... vous yeux... ils me font peur.
 BEVERLEI.

Sa voix a je ne fais quel charme...

TOMI, *tombant à genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BEVERLEI.

Je n'y tiens pas, il me défarme.

Il jette le poignard.

O malheureux enfant! O mon fils; lève-toi;

Mes pleurs inondent ton visage...

Madame Béverlei entre avec Henriette.

S C E N E VI.

TOMI, BEVERLEI, Madame
BEVERLEI, HENRIETTE.

TOMI, *courant à sa mere.*

MAMAN, sauvez Tomi.

Madame BEVERLEI.

Ciel! quel est mon effroi!

Cet enfant... ce poignard... cruel! à quel usage?

BEVERLEI.

Des monstres connoissez - en moi le plus sauvage;
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste Ciel!

Madame BEVERLEI.

Par pitié!... votre fils!... quelle hor-
reur!

Barbare, & vous osez l'avouer à sa mere!

O mon fils! mon cher fils!

BEVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,

Il n'est besoin que de ma mort....

Madame BEVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.

Mais à vous mettre en liberté,

Sachez que Leufon se prépare;

Sachez que Stukéli ce monstre détesté....

BEVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

S C E N E VII.

Les Acteurs précédens, LEUSON,
JARVIS.

LEUSON.

BEVERLEI, vos fers sont rompus;
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
Un différend entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non, Jame est arrêté;
Vos effets sont en sûreté.
Cher ami, reprenez courage;
Tout vous fera rendu.

BEVERLEI.

Je me suis trop hâté.
Ah! malheureux!

Madame BEVERLEI.

Eh quoi! cette nouvelle.

LEUSON.

Ses traits sont renversés.

BEVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON

Madame , il faut un prompt secours.

Madame BEVERLEI.

Courez , Jarvis. (*Il sort.*) O Ciel, soit mon recours!

BEVERLEI.

Le calme à la douleur succede.

O ma femme.

Madame BEVERLEI.

Eh bien ? quoi ? mon ami, mon époux!

BEVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remede :

Il n'en est point.

Madame BEVERLEI.

Que dites-vous ?

Il en est , il en est.

BEVERLEI.

Epouse digne & chere ,

Vous n'avez plus d'époux , mon fils n'a plus de pere.

LEUSON.

O malheureux ami ! Qu'avez-vous fait ?

HENRIETTE.

Hélas !

Mon frere , avez-vous bu...

Madame BEVERLEI.

Non , je ne le crois pas :

Cet horrible attentat ...

BEVERLEI.

Tout mon cœur le déteste.

Pere dénaturé , citoyen criminel ,

Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les Loix de la Terre & du Ciel.

Madame BEVERLEI.

Je meurs.

Leuson la soutient.

BEVERLEI.

Voici le moment de paroître

Au redoutable Tribunal

De celui qui me donna l'être;

Tout me dit que je touche à ce terme fatal;

Le calme où je me trouve une foiblesse ex-
trême....

Mes yeux d'ombres environnés...

Ma femme: ah! dites moi que vous me pardonnez.

Madame BEVERLEI, *avec des sanglots.*

Puisse le Ciel, hélas! vous pardonner de mê-
me (1).

BEVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

Il s'incline, soutenu par ceux qui l'entourent.

Dieu de miséricorde . à tes pieds, en tremblant,

(1) A la représentation on abrège ainsi la Scene:

Madame BEVERLEI.

Puisse le Ciel, hélas! vous pardonner de même.

BEVERLEI.

Il voit mes remords, & vos pleurs....

Mon fils!...

*Le fils se met aux genoux de son pere d'un côté; la mere
doit être de l'autre, abîmée de douleur.*

Vous me perdez, il vous reste une mere.

Qu'elle vous soit toujours, &c.

Saurin, Bernard J.

Béverlei Tragédie

Vienne 1768

P.o.gall. 2004

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097773-7

VD18 14627485-001